



Histoire de l'éducation

97 | 2003
Varia

DUPRONT (Alphonse). – *La Chaîne vive. L'Université, école d'humanité*

Textes réunis par Étienne Broglin. Préface de Jean Mesnard. – Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003. – 193 p.

Dominique Julia



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/481>

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 138-141

ISBN : 2-7342-0946-2

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Dominique Julia, « DUPRONT (Alphonse). – *La Chaîne vive. L'Université, école d'humanité* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 97 | 2003, mis en ligne le 12 octobre 2008, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/481>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

© Tous droits réservés

DUPRONT (Alphonse). – La Chaîne vive. L'Université, école d'humanité

Textes réunis par Étienne Broglin. Préface de Jean Mesnard. – Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003. – 193 p.

Dominique Julia

RÉFÉRENCE

DUPRONT (Alphonse). – *La Chaîne vive. L'Université, école d'humanité.* / Textes réunis par Étienne Broglin. Préface de Jean Mesnard. – Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003. – 193 p.

- 1 Ce volume, conçu en forme d'hommage à l'historien disparu en 1990, réunit une série de textes rédigés sur la mission de l'Université et, pour la plupart, prononcés par Alphonse Dupront, alors qu'il était président de l'Université de Paris IV Sorbonne entre 1970 et 1976, lors de cérémonies de rentrée ou de remise de diplômes de docteurs *honoris causa*. Mais les problèmes de l'enseignement supérieur ont également été évoqués dans un cadre plus modeste comme celui du collège Saint-Joseph à Épinal en 1972. Au XIXe siècle, et dans la première moitié du XXe siècle, ce type de textes était régulièrement publié dans des revues comme la *Revue internationale de l'Enseignement* ou la *Revue universitaire*. Signe des temps, ces revues qui affirmaient une tranquille certitude dans la cohésion du monde universitaire, ne sont plus guère portées à l'impression. Il est donc tout à fait précieux d'avoir réuni ici des textes *a priori* éphémères puisque nés d'une circonstance particulière (commande d'une revue, conférence, etc.), mais tournés vers une réflexion beaucoup plus générale sur le sens et les fonctions de l'université dans le monde contemporain. Tout à la fois homme de pensée et homme d'action, Alphonse Dupront ne dissociait pas son activité de président d'un diagnostic aigu sur le sens de la crise universitaire dont il était amené, après 1968, à gérer les effets et d'une analyse plus globale de la crise de la civilisation contemporaine. Dans un témoignage tout à fait éclairant à ce propos, Charles Carrière,

qui fut son plus proche collaborateur au temps de sa présidence de l'Université de Paris IV, souligne avec force la tension dialectique que celui-ci, en tant qu'administrateur, vivait entre « le long terme, le projet novateur de grande envergure, voire l'utopie ambitieuse, et d'autre part, l'attention minutieuse et rigoureuse au court terme et à la gestion quotidienne » (p. 105). Et il reconnaît avoir appris d'Alphonse Dupront « entre autres multiples apports et bouleversements éclairants de la façon de voir les choses, administrativement parlant, qu'il fallait se défier de l'urgence et de la croyance en l'urgence, qu'il était toujours urgent de méditer et réfléchir longuement avant de décider » (p. 107).

- 2 On lira donc avec beaucoup d'intérêt les textes d'Alphonse Dupront : l'on y retrouvera des thèmes essentiels à sa pensée et qui demeurent tout à fait d'actualité. Les vérités « traditionnelles » qu'ils énoncent sont plus que jamais nécessaires dans nos sociétés postmodernes, cloisonnées et technocratiques, incapables de se donner un fondement qui les justifie. Conscient de la discordance croissante entre collation des grades et marché des emplois, l'auteur réaffirme avec force que l'Université n'a pas vocation à être « une succursale de l'Agence nationale pour l'emploi » ni à « distribuer des places », mais il reconnaît dans le même temps que « nous [universitaires] nous sommes laissés ankyloser du stéréotype consacrant d'être délivreurs de diplômes » (p. 63). Conscient également des contraintes qu'exerce « l'impérieuse fixité linéaire des cursus » (p. 65), il se refuse cependant à l'institution de « cycles courts robotiques ». Ce n'est pas le rôle de l'université de travailler « à la commande » (p. 66) et il plaide pour « une formation exigeante dans une discipline de base » (p. 46) pour tout étudiant de l'université. Ce qu'il s'agit ici de défendre est le « service de culture » (p. 35) de l'université contre toute professionnalisation appauvrissante ; se cultiver est un acte libre, gratuit et inutile : « acte inutile et cependant essentiel, socialement se cultiver est création aristocratique ». Alphonse Dupront défend avec vigueur cette aristocratie à une double condition : « d'une part, que le choix soit ouvert à tous, – c'est-à-dire à tous ceux qui portent le besoin de travailler sur eux-mêmes, et que ce travail sur soi, d'autre part, ne soit pas sybaritisme égocentrique, mais soit au contraire accompli ou prolongé ou transmis pour le service des autres » (pp. 37-38). Si la mission essentielle de l'université est de « faire l'homme pour lui permettre de libérer dans la vie sociale le plus grand nombre de puissances vitales qui lui ont été données avec l'existence biologique » (pp. 29-30), il s'agit donc d'apprendre aux étudiants lors de leur formation initiale à lire – « lire n'est pas parcourir ou extraire », à voir pour « atteindre au message et celui-ci est au-delà de l'image même », à écrire « Rien n'est plus poignant, en l'expérience de notre vie de professeurs, que ces auditoires que l'on sent frémissants de vitalité et qui le plus souvent, quant à la puissance d'exprimer, représentent autant d'univers clos voire emmurés » (p. 30). Il s'agit en même temps de développer la formule de « l'enseignement alterné » qui offre l'avantage d'un retour à l'expérience et de « remises en place » opportunes, en ce qui concerne en particulier « l'immaturation évidente de nos jeunes étudiants devant les fortes nourritures qui leur sont normalement proposées » (p. 66). Aux yeux d'Alphonse Dupront, le livre n'est jamais qu'un moyen, un outil et il possède deux insuffisances majeures : il a « certainement renforcé, quelquefois jusqu'à l'emprisonnement le "tour d'ivoirisme" universitaire » ; il dégage, la publication faite, la « responsabilité de l'auteur par rapport à ce qu'il a lancé au commerce des hommes » (p. 27). Contre un enseignement devenu « somme et conditionnement : peut-être faudrait-il dire prison », l'auteur plaide pour « l'art » d'enseigner, « art insigne et difficile de la communication et de la transmission » (p. 28).

Transmettre et libérer, telles sont les fins de l'université, car « la tradition est chose nécessaire à la vie. Non pour emprisonner celle-ci dans un “passéisme” sclérosant mais au contraire pour la libérer. Il n'y a pas d'autre voie de donner au présent sa plénitude, sa puissance et sa santé que de vivre lucidement la présence en lui du passé. Que nous le voulions ou non, biologiquement, psychiquement, linguistiquement aussi, nous sommes des héritiers. Le refuser serait à fort court terme faire de nous des “abstraits”, au sens déchirant et originel du terme » (p. 41). À l'heure où les hommes politiques des différentes nations qui composent l'Europe ont discuté de la manière la plus vive sur la possibilité de reconnaître dans le préambule de la Constitution européenne un héritage « religieux » à celle-ci, de tels propos peuvent encore être médités...

- 3 Les témoignages qui composent la seconde partie de l'ouvrage et tracent un portrait de l'historien dans ses différentes activités de professeur (à Montpellier, à Paris, à l'Institut universitaire de Florence) et de président de l'Université de Paris-Sorbonne sont tout à la fois précieux et d'inégal intérêt¹. Ils s'attachent à retracer l'empreinte et l'action exercée par une personnalité complexe et secrète, dont les responsabilités au sein de l'Université et du CNRS furent importantes. On retiendra surtout l'excellente et lumineuse postface d'Étienne Broglin, maître d'œuvre de cet ouvrage, intitulée « un homme de pont » (pp. 123-176), qui met en relation la conception qu'Alphonse Dupront se fait de l'université avec l'ensemble de son œuvre historique et en dégage la cohérence. On dispose là d'une très précieuse introduction à une pensée qui a souvent été jugée difficile d'accès. L'ouvrage se termine par une brève notice (pp. 178-179) rappelant les étapes du cursus d'Alphonse Dupront et une bibliographie exhaustive de ses travaux (pp. 181-191). Celle-ci constitue un instrument de travail tout à fait essentiel, étant donné l'extraordinaire dispersion des lieux où l'auteur a publié son œuvre.

NOTES

1. Outre Charles Carrière, déjà cité, ils émanent de Pierre-Georges Castex, François Crouzet, François Cariès, Robert Sauzet, Stelio Farandjis, Max Kohnstamm, Gigliola Fragnito et Margiotta Broglio.

AUTEURS

DOMINIQUE JULIA